

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 22

MONTREAL, 3 NOVEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS

PREMIERS TORTS



JE NE L'AI PAS FAIT EXPRES.

Le Samedi

(JOURNAL HEEDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POULIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTREAL.

MONTREAL, 3 NOVEMBRE 1894



Sous Champlain les récoltes étaient toujours
bonnes.

Saint-Dica est très honoré dans les environs des
parlements.

La bonté finit toujours par amollir l'âme la
plus endurcie.

La fièvre et les œufs ne se couvent pas de la
même manière.

Grande nouvelle : Un homme de police a
attrapé... la grippe.

C'est toujours un petit défaut qui fait com-
mettre un grand péché.

Les marchands de charbon aiment mieux peser
leur homme que leur charbon.

L'esprit des femmes qui portent des toilettes
voyantes est généralement terne.

Lorsqu'on succombe à une première tentation
on ne résiste jamais à une seconde.

Les parents sont toujours prêts à dire comment
il faut élever les enfants... des autres.

Valoir quelque chose par soi-même est moins
important que faire croire qu'on vaut quelque
chose.

Un yankee vient d'être condamné pour mépris
de cour avoir parlé de banc d'huîtres en plein
tribunal.

Le bourreau aurait tort de dire au condamné
qu'il pend qu'il le traite avec beaucoup de
cord...ialité.

UN OBSERVATEUR

Elle.—Il y a des gens qui ne désespèrent ja-
mais ; un rien les encourage, s'ils se noyaient
un brin de paille les sauverait.

Lui.—Surtout s'il y avait un bon cocktail au
bout.

LA BONNE SOLUTION

Le maître.—Jean, peux-tu ôter cinq de trois ?
Jean.—Oui, monsieur ; j'emprunte deux... non,
ça ne marche pas.

Le maître.—Voyons, suppose que ton père te
donne trois sous et t'envoie chercher pour cinq
sous de nanan, comment feras-tu ?

Jean.—Je garderai les cinq sous et je dirai au
marchand de compter les cinq sous de nanan à
papa.

Le maître.—Mais alors que diras-tu à ton père ?
Jean.—Un mensonge.

UN MIRACLE

Bouleau.—Moi je ne crois pas aux miracles.

Rouleau.—Moi j'y crois, j'en ai vu un hier.

Bouleau.—Où ? Quand ?

Rouleau.—A Montréal, à midi ; un employé
civil qui allait luncher a bien voulu me chercher
un document et me l'a remis d'une manière polie.

UN ENCOURAGEMENT

Patron.—Vous me quittez, monsieur Prudent,
après dix ans de bons et loyaux services et après
avoir joui de toute ma confiance ; pourquoi ?

Prudent.—Je veux m'établir pour mon compte.

Patron.—Je comprends cela, aussi ne ferai je
rien pour vous retenir ; mais je ne veux pas vous
laisser partir sans vous offrir quelque chose qui
vous fera souvenir de moi pendant le reste de
vos jours.

Prudent.—Vous êtes trop bon, en vérité.

Patron.—Vous ne refusez pas j'espère, cela me
contrarierait plus que vous ne pouvez vous en
douter.

Prudent.—J'accepte, mais je suis confus.

Patron.—Eh ! bien, jeune homme je vous offre
la main d'une de mes trois filles ; prenez celle
que vous aimez le mieux.

Et le bon Prudent se rappelant que la plus
jeune avait trente ans et que la plus jolie était
grêlée, prit... la porte sans donner de réponse.

PAS POUR ÇA

Recorder.—Que faisiez-vous à minuit sur le
bord du canal ?

Kodepartout.—Je sortais de prendre un bain.

Recorder.—Cinq piastre ou huit jours,

Kodepartout.—C'est dur pour un bain, Votre
Honneur.

Recorder.—C'est pas pour le bain, c'est pour
le mensonge.

MODE INVARIABLE



Maman.—Pourquoi des pleurs ?

Louisa.—Charles dit que tout sera fini entre nous...
si... si... je ne quitte pas mes... culottes de vélo.

Maman.—Grande bêtasse, tu pleures pour cela ;
quitte-les et épouse-le, tu te consoleras en les portant
après le mariage avec ou sans vélo.

AFFAIRE DE CIRCONSTANCE

M. Dorcaslo.—Mais mon cher monsieur, vous
n'êtes pas dans des circonstances à pouvoir épou-
ser ma fille.

Jeune Sancope.—Je la sais, tout comme vous
savez que ces circonstances seront tout autres
quand j'aurai épousé votre fille.

UN AVANTAGE

Madame.—Oh ! cette servante, encore un plat
de casser ! elle me rendra malade avec sa mala-
dresse.

Monsieur.—Moi, ça me laisse froid, d'autant
mieux que quand elle casse quelque chose elle
s'arrête de chanter : *Après le bal.*



Un ami dans l'embarras, quoiqu'occupant une position
élevée.

ALORS ?

Madame.—Guillaume je suis désolée, nos en-
fants ont les pires défauts ; ils ne les tiennent pas
de moi, certes.

Monsieur.—Ni de moi non plus.

Madame.—Pour ça non, vous avez encore tous
les vôtres.

LE MOINDRE DES MAUX

Elle (indignée).—Vous devez être fâché main-
tenant de m'avoir embrassée ?

Lui.—Certes, mais pas autant que si je ne
vous avais pas embrassée.

MOTS D'ENFANTS

Maman.—Vois, le petit Jean, comme il est
heureux : il rit toujours.

Louis (cinq ans).—Il n'a pas de mère et ses
culottes sont fermées.

Toto.—Alors major, vos soldats vous enten-
daient crier, commander au milieu du canon, des
tambours et des trompettes ?

Major.—Oui Toto.

Toto.—Est-ce pour ça que ma sœur Louise
disait hier que vous aviez l'haleine forte ?

Maman.—Tu ne vas pas manger ce bonbon
qui est couvert de boue.

Tom.—Non, je vais d'abord lécher la boue.

Papa.—Va chercher le gâteau qui est sur la
table dans la salle à manger.

Loulou.—Il fait trop noir... j'ai peur.

Papa.—Si tu n'y vas pas, j'irai y prendre le
martinet et tu verras.

Loulou.—Pa, si tu vas chercher le martinet
rapporte le gâteau avec.

AU MINISTÈRE

UN DE PERDU, UNE DE RETROUVÉE

Les ronds d' cuir s'en vont trotinant,
Jeune ou vieux, maigre ou bedonnant,
Conjoint, veuf ou célibataire,
Au ministère.

Y en a des grands, y en a des petits,
Y a des roublards, des abrutis,
Y a des poseurs à mine austère,
Au ministère.

Y en a d' polis, d' mal embouchés,
Y en a qui s'appell'nt attachés,
Trouvant l' nom d'employé vulgaire,
Au ministère.

D' bureaux en bureaux tour à tour
Ils flân'nt, lis'nt les journaux du jour,
Puis pens'nt, qu' y a p't-êtr' quelq' chose à
Au ministère. [faire,

Bâclant la b'sogne en quelq's instants,
Ils soupir'nt le reste du temps
Après l'heure réglementaire
Au ministère.

Et, si l' matin ils sont en r'tard,
En r'vanche ils s' montr'nt pour le départ
D'une exactitude exemplaire,
Au ministère.

cher !
Ils s' serr'nt la main, s' donn'nt des : Mon
Mais au fond tout ça n' vaut pas cher ;
Chacun l'un contr' l'autr' déblatère,
Au ministère.

Si l'un d'eux décèd' l' subit'ment
Les collègu's s' disput'nt son trait'ment
Avant niem' qu'il ne soit en terra,
Au ministère.

Tous ravis, joyeux à l'excès,
S' dis'nt : enfin, v'la donc un décès ;
C'est d' l'avanc'ment qu' ça va nous faire,
Au ministère.

L' lend'main on apprend, plein d'émoi,
Qu'on vient de supprimer l'emploi
Du défunt pour caus' budgétaire,
Au ministère.

l' temps,
Aussi les ronds d' cuirs s' plain'nt tout
Jur'nt qu'ils ne l'ront pas à soixante ans
Seul'ment un jour supplémentaire,
Au ministère.

Mais de la r'trait' quand c'est le moment,
Chacun d'eux désespérément
S' cramponn' comme un coléoptère,
Au ministère.

Et si, quand même, il faut filer,
L' pauvr' rond d' cuir meurt de n' plus aller
Fair' sa p'tit' prom'nad' salulaire,
Au ministère.

GEORGES GILLET.

UN MYSTÈRE EXPLIQUÉ

De Rouleau.—J'ai été, hier soir,
rendre visite à la jeune personne à la
quelle vous m'avez présenté.

De Rouleau.—Vraiment !

De Rouleau.—Charmante fille ;
charmante, mais passablement excen-
trique.

De Rouleau.—Comment ça ?

De Rouleau.—Croiriez-vous qu'elle m'a reçu
dans la salle à manger, prétendant qu'aucune
autre chambre n'était en ordre. Ça ne se fait pas
mon cher.

De Rouleau.—C'est vrai, je n'y comprends rien.

De Rouleau.—Plus fort que ça très cher ! Entre
sa sœur, sa jeune sœur, une bambine ; elle me pré-
sente, cause cinq minutes et file en me laissant
en tête à tête avec l'enfant. Je n'ai pas fait de
vieux os je vous prie de croire.

De Rouleau.—Toutes mes excuses pour vos
déboires si j'avais su...

De Rouleau.—Ah ! ce n'est pas de votre faute ;
mais pouvez-vous me dire pourquoi elle m'a reçu
si cavalièrement dans la salle à manger ?

De Rouleau.—Peut-être ; mais vous ne me
vendrez pas ?

De Rouleau.—Jamais de la vie.

De Rouleau.—Eh ! bien je l'attendais dans le
salon.



Pat.—Dix cents par trois, ça donne une bonne bouteille de whisky ; si nous passions l'eau à pied sec ? hein, Brigitte ?



Pat.—Ça me rappelle l'ancien temps Brigitte, quand j'ai pris un bain, et toi ?
Brigitte.—J'ai pas la mémoire aussi longue que ça, sûr.



Pat.—Où est le petit ?
Brigitte.—Sois tranquille, je le tiens.
Pat.—C'est pourtant vrai ; je croyais que tu l'avais perdu. V'la pourtant une bouteille de gagnée facilement.

AUTRE TEMPS

Père.—Quand j'étais jeune homme je me con-
dui-ais autrement que toi ; je me couchais à onze
heures et je me levais frais et dispos à quatre.
Fils.—Ce sont aus- mes heures ; je me couche
à quatre heures et je me lève à onze.

SYMPATHIE FEMININE

Lui.—Allons bon, encore un voleur qui vient
d'attraper quatre-vingt-dix-neuf ans de prison aux
Etats-Unis.
Elle.—Pauvre homme.
Lui.—Pourquoi le plains-tu ? après tout c'est
un vulgaire criminel.
Elle.—Il aura si longtemps à attendre avant
de pouvoir se marier.
Lui (en sourdine).—Veinard !

SITUATION CRITIQUE

Dr Purgeon.—J'ai reçu une convocation signée
de vous, de quoi s'agit-il ?
Dr Saiguesfort.—Il nous faut prendre une mo-
sure quelconque en présence de cette espèce d'é-
pidémie de suicides.
Dr Purgeon.—Mais cela n'a rien à faire avec
la faculté.
Dr Saiguesfort.—Comment, rien à faire ! mais
si les gens prennent l'habitude de se tuer, que
deviendra notre profession ?

QU'ON SE DÉPÊCHE

Juge.—Quel âge avez-vous, mademoiselle ?
Le témoin.—J'ai... j'ai...
Juge.—Voyons, dépêchez-vous, chaque minute
écoulée ajoute au supplice.

PROGRÈS CALAMITEUX



—C'est horrible ! Tous les jeunes gens ont des imperméables et pas un seul parapluie !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

—Pêchez-vous beaucoup de poissons dans ce petit ruisseau ? dit un passant à un pêcheur.

—Ça dépend du meunier...

—Comment, du meunier ?

—Oui, il défend quelquefois de prendre du poisson.

—Alors, quand on empêche, on n'en pêche pas ; mais quand on n'empêche pas, on en pêche.

Attestation relevée dans un journal médical :

" Monsieur,

" Ma femme qui souffrait de la gorge ne parlait qu'à grand-peine quand elle a commencé à faire usage de votre potion ; aujourd'hui elle ne parle plus du tout.

" Veuillez m'en expédier encore deux autres flacons et agréer, etc."

Le comble de l'habileté pour un médecin anarchiste :

Purger sa condamnation.

Du Domino :

A la correctionnelle :

—Accusé, quelle est votre profession ?

—Mon président, empailleur... pour vous servir.

Une de ces phrases comme on en dit tant :

—Comme Jeanne et Henriette se ressemblent, n'est-ce pas ?

—Oui, Jeanne surtout...

On parle de la guerre sino-japonaise.

—Ça tournera mal pour les Japonais cette affaire là.

—???

—Vous savez bien que toutes les attaques de chorée finissent par la danse de Saint-Guy.

Une femme, accusée d'avoir empoisonné son mari, comparait en Cour d'assises.

L'heureux mari, soigné à temps, est complètement guéri.

Le président.—Accusée, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

La douce épouse.—Je demande l'autopsie !

Restaurant en plein air.

Allons, bon ! encore une limace dans ma salade.

—Chut ! Taisez-vous, fait le garçon. Si le patron vous entendait, il serait dans le cas de vous marquer sur l'addition une portion d'escargots.

A la ménagerie.

—Voilà le grand boa constrictor, celui qui, pour son déjeuner, avale un bœuf entier. — Pas si près, Monsieur, s'il vous plaît.

Les mystères de la cuisine, un jour de banquet :
Le chef.—Le service est bien simple. Voici un plat, si on vous dit que l'on aime pas le mouton, vous dites que c'est du chevreuil, et à ceux qui n'aiment pas le chevreuil, vous dites que c'est du mouton.

Un horrible jeu de mots :

La religion chrétienne peut revendiquer comme siens les quatre premiers présidents de la République. Car M. Carnot est un martyr et ses trois prédécesseurs étaient dé...missionnaires !

Prudhomme père et fils.

—Papa, est-ce que le téléphone est inventé dans la lune ?

—Mon ami, l'état actuel de la science ne permet pas de répondre péremptoirement à cet égard. Cependant, ce qui tendrait à faire croire que notre satellite possède aussi le téléphone, c'est qu'on y remarque assez fréquemment des "halos" !

Chez l'armurier :

Calino, qui a des ennemis, a résolu de faire des armes. Il marchandé une superbe paire d'épées.

Il paie, puis il dit au marchand :

—Dites moi, avec ça, est-ce que vous ne pourriez pas me vendre quelques bonnes bottes secrètes ?

—Comment appelleriez-vous une oie pesant 50 kilos ?

—... Un canard.

Un jeune chasseur disait que le lièvre était le plus poltron des animaux.

—Soit, répond Cassoulet, mais je voudrais savoir ce que vous feriez à sa place, si vous aviez ses jambes et pas de fusil.

Comment, docteur, vous me comptez cinq francs la visite ?

—Mais c'est le prix que je prends à tout le monde

—Oui, mais je vous ferai observer que c'est moi qui ai apporté la petite vérole dans le quartier.

Les bonnes d'enfants réclament toutes la suppression des journaux, parce qu'elles ne veulent plus entendre dire : *la bonne ment.*

Conversation de deux amies :

—Et ton mari, est-il aussi avare que le mien ?

—Ah ! ma chère... Tellement chien que je ne l'appelle plus... Je le siffle !

—Dis donc, le petit Chose, crois-tu qu'il ait vraiment de la fortune ?

—Oh ! certainement ; il n'emprunte jamais moins de cinquante louis.

Le baron de B... au comte de Z...

—Tiens, vous n'avez plus de cheveux blancs ?

—Oh ! ça, c'est bon quand on est jeune !

Le tailleur d'un de nos jeunes impayables en reçut hier, pour tout acompte un billet terminé par cette formule de politesse :

" Je suis votre dévoué débiteur pour la vie."

Précepte d'un vieux pique-assiette à son fils :

—Crois-moi, mon enfant, il ne faut jamais se moquer du *quand dînera-t-on ?*

Le jeune Toto a été conduit par son père au tribunal de police correctionnelle, qui lui montre successivement les magistrats, le banc des prévenus, les gardes.

—Eh bien !... mon enfant, lui dit-il, es-tu satisfait ?

—Oui papa, répond Toto en désignant les juges... Elles sont bien laides, les vicilles dames !

Peut-être un peu connue, mais toujours gaie, cette anecdote biblique.

Un pasteur anglican lit la Genèse à ses fidèles.

Il en est à la création de la femme ; mais en tournant le feuillet, il saute une page et tombe sur les détails de la construction de l'arche ; d'où l'étrange liaison que voici :

" Alors Dieu créa la femme..." il tourne la page... " elle était goudronnée en dedans et en dehors."

NOS MÉDECINS



—Vous avez trop bonne mine, c'est la physionomie d'un homme qui couve une maladie grave.

—Mais, docteur, je vous assure...

—Si, si, j'irai vous voir demain.

BONNES MANIÈRES

SOUÇONNÉ



—Cath-rine, je ne puis souffrir que vous receviez ces hommes, ils me sont inconnus.
 —Entrez, M'ame, ne vous gênez pas M'ame, je vais vous présenter : On sait vivre quoi qu'on ne soit qu'une servante.

NÉE DIPLOMATE

(Pour le SAMEDI)

Elles se rencontrèrent dans le char de la rue Saint-Denis.

—Je vois que vous occupez toujours la même maison, dit la femme à la collerette de castor.

—Oui ma chère et pour le même prix, répondit la femme au boa de plumes.

—Je pensais que votre propriétaire voulait vous augmenter.

—Il le voulait, mais je n'ai jamais perdu tout espoir de rester, quoique Louis ait voulu de suite chercher un autre appartement. Mais moi je tiens trop à mes meubles et à mes objets d'art pour les exposer à se faire casser si je puis l'éviter. On m'a déjà abimé, comme cela, de quoi remplir un magasin.

—Alors vous avez décidé de rester pour éviter un déménagement ?

—Pas absolument, ma chère ! J'ai dit au propriétaire que j'étais fâchée de m'en aller, mais qu'il nous était impossible de payer un loyer plus élevé et que je me ferais un plaisir de montrer la maison aux visiteurs. Alors j'ai mis toutes les chambres en ordre et j'ai attendu.

—Après ?

—Après ? j'ai réellement cru que la première visiteuse la louerait immédiatement. J'ai vanté la maison ; je lui ai dit combien le voisinage était aristocratique, combien...

—Mais je croyais que vous ne vouliez pas...

—Certainement que non chère ; aussi lui ai-je appris, sans trop appuyer, au moment où elle s'en allait que deux personnes étaient mortes de la fièvre typhoïde dans la maison voisine et qu'une autre était mourante deux portes plus loin. Elle sembla légèrement agitée et ne prit pas la peine de m'écouter lorsque je lui donnai l'adresse du propriétaire.

—Oh ! Marguerite, vous saviez que c'était...

—Oui, oui, il y avait déjà quelque temps ; mais je n'ai pu me rappeler la date.

—Alors, a-t-elle été... ?

—Jamais. Les personnes qui vinrent après trouvaient les chambres à coucher trop petites et celles qui suivirent furent enchantées mais ne pensaient pas avoir le moyen de payer si cher ; elles dirent qu'elles réfléchiraient. Moi j'avais réfléchi et je leur appris, en grande confiance, qu'après mon déjeuner j'irais louer la charmante maison en

face de chez vous, sur le carré Saint Denis, si bien située et si bon marché. Le mari me demanda négligemment de quelle maison j'étais partie et lorsqu'ils s'en allèrent, ils prirent le chemin du carré.

—Oh ! Marguerite, comment avez-vous pu... ?

—Je leur rendais un fier service, car elle était moins chère et enfin je l'aurais vraiment louée s'ils avaient pris la mienne.

—Votre propriétaire m'a dit que les Benoiton voulaient la louer.

—C'est vrai ; mais après que Madame Benoiton l'eut visitée je lui dit : " Vos enfants sont si forts qu'il n'y a pas d'inconvénient pour vous à prendre la maison, mais je serai heureuse de la quitter, car mes enfants sont si délicats que je m'effraie de la plus simple des choses et la plomberie laisse à désirer." Elle pâlit et je vis de suite qu'elle était hors de concours.

—Et le propriétaire ?

—Oh ! il est correct. Il est venu le soir même, me dire que nous étions de si bons locataires qu'il s'était décidé à ne pas augmenter notre loyer. Louis n'en revenait pas, je crois même qu'il n'en n'est pas encore revenu.

—Ça ne m'étonne pas... me voici chez moi, descendez-vous prendre une tasse de thé il semble que la tête me tourne.

MAUVAIS SIGNE

Madame.—Qui est venu ?

Monsieur.—Oh ! personne, rien qu'un de nos locataires pour payer son loyer.

Madame.—Il a payé ?

Monsieur.—Oui.

Madame.—Alors pourquoi as-tu l'air si grognon ?

Monsieur (d'un air tragique).—Il n'a demandé ni nouvelle fournaise, ni nouveau papier, ni réparations, ni... rien, enfin.

Madame.—Après ?

Monsieur.—Après, mais tu ne sens donc pas qu'il veut déménager ?

Magistrat.—Où avez-vous arrêté cet homme ?
 Sergent.—Il tournait autour du magasin de hardes faites de Coupe, Mesure et Cie., et comme on a volé plusieurs vêtements à ces messieurs, j'ai arrêté le prisonnier, que je connais et sur lequel j'ai de forts soupçons.

Magistrat.—Votre nom, prisonnier ?

Prisonnier.—Jean Alaire, Votre Honneur.

Magistrat.—Votre occupation ?

Alaire.—Voyageur en brosse à blanchir patentées pour politiciens.

Magistrat.—Otez votre habit.

Alaire.—Votre Honneur, suis gravement malade, le docteur dit que j'ai une fluensa dans la tête et une épine en tie dans le corps.

Magistrat.—Otez votre habit.

Il ôte.

Magistrat.—Tiens, vous en avez un autre. Rien ne vaut d'être couvert comme disait le roi d'Espagne. Otez votre paletot.

Alaire.—Suis souffrant. Votre Honneur, alors le docteur m'a dit : Alaire soigne-toi, mets beaucoup de pelures.

Il ôte ça.

Magistrat.—Qu'avez-vous donc là ? Une queue de morue, un sillet ? Vous allez dans le monde, aujourd'hui ? Otez donc ça.

Alaire.—Ce sera ma fin, Votre Honneur, j'ai une raideur du borax. Je suis bien mal.

Il ôte ça.

Magistrat.—Charmant : une redingote croisée. Continuez, ôtez la.

Alaire.—C'est ma mort, que vous voulez, juge, je sens mon borax qui se fige

Il ôte toujours.

Magistrat.—Par l'âme de Nemrod, mais il vous va très bien ce gilet de chasse, donnez le donc au sergent.

Alaire.—C'est un cadavre qui restera devant le tribunal... je sens le froid qui me monte au cœur ; c'est un meurtre avec préméditation.

Il passe le gilet au sergent.

Magistrat.—Un cacho poussière ! je crois que c'est fini. Sergent, emmenez-le, mais prenez-en bien soin, c'est un phénomène il a trouvé moyen, sans travailler d'être plus richement vêtu que le grand roi Salomon dans sa plus grande gloire.

TRÈS AVANCÉ

Professeur.—Vous désirez entrer au collège ; dans quelle classe ?

Futur élève.—Rien.

Professeur.—Très bien, vous avez trois ans d'avance sur vos futurs camarades, ça leur prend ce temps là pour savoir ce que vous savez. J'ai confiance dans votre avenir.

CE QU'ON S'AMUSE



Tante Gergette.—Seigneur ! que fais-tu, petit monstre avec ces couleurs ?
 Georges.—Sais pas un monstre... joue au cirque... je fais le zèbre... Gergette le léopard et l'oncle Henri le clown... quoi que tu veux être toi, dis un tante ?

DE LA RÉALITÉ DANS LE RÊVE



(A l'Opéra Français)

Madame.—Voyons, Anacharsis ! réveille-toi ! on t'entend... on te regarde...
Anacharsis (sommolent).—Quoi... encore... t'as plus que ta place... ce soir... dans le lit... toujours à grogner... pshn...

TROP TIMIDE

Nous avons quitté Hanoi le matin. La canonnière, emportée à la descente des eaux du fleuve, allait très vite entre deux berges verdoyantes et basses. Dans la plaine, les arbres, défilant inégalement, semblaient se poursuivre et tendaient, sur le bas du ciel, les fugitives dentelles de leur feuillage. Ça et là, de gros villages entourés de bambous couvraient la rive, ne laissant qu'un étroit chemin de halage.

—Quel beau pays ! me dit Mlle Jeanne R..., qui était du voyage ainsi que sa mère, veuve d'un haut fonctionnaire colonial. Elle s'était avancée tout au bord de la passerelle ; la main sur les yeux, elle regardait au loin, et le soleil qui filtrait entre ses doigts, faisait comme des raies d'or sur son visage rose.

Vers quatre heures de l'après-midi, dans le "canal des bambous" qui fait communiquer le fleuve rouge avec le Tai-Bihn, la rivière s'était rétrécie et depuis un moment nous naviguions à travers une région qui semblait abandonnée. Les villages fermés, barricadés, étaient silencieux et l'on n'entendait que le régulier tic-tac de la vapeur dont les berges nous renvoyait le bruit.

Au milieu de ce calme un peu sinistre, tout à coup l'annamite qui servait de pilote s'écria : *Yat ! Yat !* (les pirates, les pirates).

Je fis prévenir aussitôt Mme R..., en l'engageant à descendre avec sa fille. Mais Mlle Jeanne, qui avait entendu, s'était approchée :

—Des pirates ! oh ! montrez-moi ces fameux pirates !

Sur la droite, au sommet d'une digue qui venait aboutir à la rivière, on voyait passer des canons de fusils. Deux ou trois drapeaux rouges, jaunes et bleus, dentelés sur les bords, très dépenaillés, claquaient au vent, à côté d'une pagode enfoncée sous un banyan et dont on apercevait seulement le toit de briques rouges.

—Ils vont tirer sur nous ? me dit Mlle Jeanne, très excitée.

—Certainement et même je vous conjure, mademoiselle, de descendre dans la cabine. Là, au-dessous de la flottaison, vous ne courrez aucun risque.

—Oh ! Laissez-moi voir un peu ; et si cela devient trop sérieux, je vous promets de me cacher.

Tout en maugréant, je consentis : elle était si gentille. Sa mère était déjà à fond de cale.

—Descendez, mademoiselle, m'écriai-je, descend... !

Une forte détonnation et un crépitement couvrirent ma voix : Un superbe feu de salve venait de nous cribler de balles qui sonnaient sur les plaques d'acier et sur les flancs de la canonnière.

Une de ces balles avait passé tout près de la figure de ma passagère et, ayant rencontré un montant de fer, était tombée à ses pieds.

Un peu pâle, elle me regarda. Très docile

maintenant, et presque honteuse, elle ramassa le morceau de plomb qui gisait aplati, lamentable.

Ce fut tout, et pas un de nous ne fut touché.

Vers sept heures du soir, nous avons jeté l'ancre dans le Tai Binh, non loin d'un poste militaire installé dans une grande pagode sur la rive.

Après les émotions de la journée, il y eut une sorte de détente chez mes hôtes. Cette alerte nous avait rapprochés : une intimité s'établissait : le dîner s'annonça bien.

La table était dressée sur le pont supérieur, sous les étoiles, et la nappe éclairée par des bougies enfermées dans des manchons de cristal où s'enroulaient des fleurs dépolies, faisaient une grosse tache blanche au milieu de l'obscurité d'alentour.

Le cuisinier était bon ; il me sembla même qu'il s'était surpassé ce jour-là. J'avais de vieux vin. Un *boy* annamite, habillé de blanc, avec des souliers chinois aux épaisses semelles de carton nous servait muet et attentif.

Après le café, nous levâmes. Mme R... que le voyage avait fatigué s'étendit sur mon *rocking chair*.

Mlle Jeanne, appuyée sur le bord du navire, regardait le ciel. Je l'avais suivie. On entendait le clapotement de l'eau qui coulait le long des flancs du navire ; et, dans les rizières, le coassement de la faune des marécages renforcé par instants du mugissement des grenouilles-bœufs donnait son persistant et inexplicable concert.

Ma pensée ne pouvait se détacher d'elle...

Décidément j'étais amoureux. Déjà, pendant les coups de fusils des pirates, j'avais senti une émotion violente, plus violente que l'événement ne le comportait, et voilà que, maintenant, il ne me venait aux lèvres que des paroles pleines d'exaltation que je retenais parce que j'en sentais le ridicule, et aussi parce que je suis très timide.

—Monsieur, me dit Mlle Jeanne, seriez-vous assez aimable pour me dire le nom de ces belles étoiles qui palpitent dans la nuit ?

Ma timidité se trouva vaincue par cet appel à mes connaissances professionnelles et je me mis avec chaleur à démembrer tous ces autres et à les montrer dans leur éternelle et mathématique gravitation.

Instinctivement, les plus jolis de ces mythologiques vocables qui, chassés de la terre, se sont réfugiés dans le ciel, me venaient aux lèvres, et l'ancestrale sonorité de leurs noms vibrerait un peu au trouble de mon âme.

De temps à autre, une jongue passait près de nous, dérivant lentement ; on entendait parler les bateliers annamites dans leur langue chantée, puis le battement de leurs rames peu à peu diminuait, se perdait dans la nuit.

Aux remarques que faisait Mlle Jeanne, aux exclamations qui lui échappaient, je voyais qu'elle avait quitté la terre et que sa pensée se promenait à travers ces amas d'étoiles innombrables dont elle commençait à démêler les grandes lignes. Dans cette découverte subite de mondes, dans cet élargissement tout-à-coup entrevu de l'infini, elle semblait goûter une joie violente qui s'augmentait de l'insuffisance de ses conceptions antérieures et la secouait de frissons.

Comme les plus belles étoiles brillaient au-dessus de sa tête, au Zénith, elle se renversait pour mieux voir, et sa gorge se gonflait légèrement comme le cou d'un pigeon tandis que sa poitrine continuait de se lever et de s'abaisser à grands coups réguliers et lents.

Un moment, un peu étourdie, les yeux éblouis de ces lumières, elle s'appuya sur mon bras. La tête lui tournait ; sa main m'étreignit plus fort et il me sembla qu'un peu d'elle pénétrait jusque dans mon cœur.

Brusquement, elle tourna vers moi, sa figure toute resplendissante de la radieuse magnificence du ciel. J'entendais très distinctement le battement de mes artères avec l'aboiement d'un chien de garde au loin dans les villages, et comme elle me remerciait des sensations que je lui avais fait éprouver, je m'approchai de son cher visage, alors, tout près, bien bas, dans son oreille rose... — ah ! maudite et stupide timidité !... je failis lui dire tout ce qui emplissait mon âme !...

Je ne lui dis rien du tout. Elle débarqua à Haiphong. Je ne l'ai jamais revue...

Je pense à elle quelquefois. Peut-être le bonheur était-il là !

A. J. G.

TRAVAIL PRÉPARATOIRE

Madame (à son mari).—Arthur, tu me feras le plaisir de donner une bonne semonce demain à Pierre.

Monsieur.—Pourquoi ? je suis très content de ce garçon.

Madame.—Possible, mais demain il a les tapis à battre et il tape plus fort quand il rage.



I
Que d'envieuses elle fit avec son nouveau chapeau de théâtre jusqu'au moment où...

II
Le signor Castelvécchio et ses plumeaux changèrent de position.

APPRENTISSAGE



I

Oncle Léon.—Marie tu peux sortir et être tranquille ; quoique garçon je saurai bien garder et amuser les enfants. (1 heure p. m.)

II

L'oncle Léon à six heures du soir !... !!! !!!

POURQUOI LES FEMMES ÉPOUSENT

(Pour le SAMEDI)

C'était par un de ces derniers beaux jours d'automne ; on causait assis sur les marches du perron. Tout à coup, une des personnes présentes, sans crier gare ! demanda, à l'une des dames, fort jolie personne :

—Pourquoi avez-vous épousé votre mari ?

—Parce que je l'aimais, répondit naturellement l'interrogée.

—Oui, je le sais, mais pourquoi l'aimiez-vous ?

—Pourquoi... parce que... ah ! mais vous êtes trop curieux à la fin, je l'aimais, parce que je l'aimais ; ces choses là ne s'expliquent pas.

Et dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent pareille réponse sera faite à semblable question. Aussi trouve-t-on un intérêt tout particulier à lire les confessions forcées que les femmes font de temps à autre, surtout dans ces procès entre époux toujours si documentés en pareille matière.

* * *

—Si la question n'est pas trop indiscrète, disait un avocat, interrogeant une femme dont la beauté était connue et reconnue, je vous demanderais pourquoi vous avez épousé le défendeur, dont la laideur était l'objet des risées de tous ?

—C'est arrivé comme ceci, répondit-elle. Je suis terriblement jalouse et quand j'ai rencontré mon présent mari, je pensai que sa laideur pouvait assurer mon bonheur et ma tranquillité, et cette pensée me le fit aimer.

* * *

Dans un autre procès la femme délaissée fit la déclaration suivante :

« Mon mari allait beaucoup dans le monde ; il y avait beaucoup de succès et ces succès furent la cause première de mon affection pour lui. J'étais très fière en le voyant si recherché, si en faveur près des autres jeunes filles, de penser qu'un jour je pourrais dire qu'il était à moi. »

* * *

D'autres confessions pour être moins pénibles n'en sont pas moins très intéressantes.

—Certes P'tit Pierre n'est pas beau comme un ange, disait une brave femme en cour. Son œil de verre le dépare un peu et cependant sans ce faux œil je ne l'aurais jamais épousé.

Voici comment. Quand j'étais jeune j'ai été prise dans un accident de chemin de fer ; ça m'a valu des dommages et une jambe en liège.

Seulement tout le monde connaissait la somme que j'avais reçue, mais la jambe en bouchon était moins connue : j'en parlais peu.

Alors les jeunes du pays tournèrent autour de moi, mais comme les dommages n'avaient pas été très élevés ils s'en allaient en riant quand je leur parlais de la jambe. Un jour je rencontrai P'tit Pierre et comprenant, quoique je ne suis pas instruite, qu'un homme qui n'a qu'un œil ne vaut guère mieux qu'une femme qui n'a qu'une jambe, je me sentis portée vers lui, je l'aimai et nous nous mariâmes.

* * *

D'autres fois l'amour entre dans le cœur des jeunes filles grâce à des poussées qui n'ont rien d'absolument tendre.

—Pourquoi j'ai épousé le défendeur, disait un jour une danseuse de corde ? Je ne sais trop.

Je crois que ça a commencé comme ceci. Ses parents et les miens travaillaient ensemble depuis longues années ; je n'avais jamais fait attention à lui, lorsqu'un dimanche un avaleur de sabres me proposa de faire une promenade. J'allais accepter lorsque Procope — Procope c'est mon mari — me dit tout bas :

—Si vous y allez je vous tirerai ferme les oreilles quand vous rentrerez. Je le regardai avec étonnement et faut croire que ce je vis ne me déplut pas trop puisqu'avant un mois j'étais Madame Procope.

ROULÉ



Salomon père.—C'est donc bedide vrère que le docteur il a abordé

Salomon fils.—Hum, Pa, y da roulé don docteur. Il n'a bas te tents ni de jefoux le bedide vrère, c'est être un bedide vrère de seconde main.

THEATRE ROYAL

Le programme du Théâtre Royal, pour cette semaine, est des plus longs, des plus variés et des plus amusants.

On commence par une série de variétés exécutées par la *Spectacular Extravaganza Co.*, de Reilly and Wood, si avantageusement connus à Montréal.

La compagnie présente MM. Allen et West dans leurs extravagances musicales. Le quartetto Fabrianu dans leurs chants et danses internationales. MM. Perry et Tenbrooke dans leur duo comique ; les La Vans paraissent dans leurs tours étonnants d'équilibre ; Mesdemoiselles Laurel et Harvey dans leurs chants et danses si originales.

Cette première partie du programme se termine par la bouffonnerie acrobatique de *Watch the Door*, avec Mrs Her, Burko et Randall.

Enfin comme si cette première partie n'était pas déjà suffisante, on donne en seconde partie la comédie-bouffonnerie à grand spectacle *Hades up to date*.

Ce spectacle sera donné ce soir et cet après-midi en matinée.

La semaine prochaine la meilleure troupe de spécialités du continent américain, celle de Weber et Field, donnera des représentations au Royal tous les soirs et tous les jours en matinée.

QUEEN'S THEATRE

La semaine prochaine Powell le prince des magiciens, l'inimitable Powell présentera à Montréal son fameux "After the Great Flood," qui a étonné Boston et autres villes des États-Unis depuis le mois de mars dernier.

Powell présente aux spectateurs un tout petit arche de Noé absolument réel duquel il fait sortir un véritable déluge, puis une ménagerie complète et enfin Noé lui-même. C'est le tour le plus étonnant, le plus surprenant et le mieux exécuté qu'on ait encore vu.

De plus, nous dirons que M. Powell explique tous ses tours de magie en langue française. Ceci est une bonne occasion pour nos lecteurs qui ne comprennent pas la langue anglaise.

DIAGNOSTIC

Madame Boisfort.—Le docteur m'a dit que le whiskey n'était pas bon pour le rhume.

Boisfort.—Je ne suis pas enrhumé. J'ai autre chose ; le docteur a-t-il dit pourquoi le whiskey était bon ?

L'IMPOSSIBLE

On les présenta l'un à l'autre un soir, au casino de Barritz :

Madeleine Wickles, fille du riche Américain ; le docteur Marius Jadin, le jeune et déjà célèbre chirurgien de Paris.

Tout de suite, il lui plut, par la distinction de sa personne et le charme de son esprit ; et dans les jours qui suivirent, avec la franchise de sa nature et la très grande liberté qu'autorise l'éducation de son pays, elle ne s'en cacha pas. Marius, d'ailleurs, semblait prendre un plaisir extrême en sa compagnie, un plaisir délicat de savant qui regarde chez un jeune être s'éveiller des idées. Elle aussi l'écoutait, le suivait, avec une sorte de tendresse respectueuse, et quand ils se rencontraient souvent, le matin, c'étaient de longues causeries familières. Il racontait ses débuts obscurs et pénibles, — il avait été pion dans un lycée, — son travail opiniâtre, ses enthousiasmes et ses découragements, puis, enfin, le succès inespéré, la fortune prochaine.

— Et maintenant, interrogeait-elle, montrant sur son habit le petit ruban rouge dont il ne parlait jamais, vous devez être heureux ?

— Enfant !... disait-il, vous êtes une enfant.

Elle le regardait étonnée, sans comprendre sa pensée, tandis qu'il avait aux lèvres un inexprimable sourire, contraint et comme douloureux.

— Moi, reprenait-elle avec un joli hochement de tête, j'ai peur d'être punie un jour : je suis trop riche, et il y a tant de pauvres, de gens qui souffrent, vous le savez, n'est-ce pas ?

Alors il devenait très grave et murmurait :

— Oui... il y en a... des malheureux et des malades... il y en a qu'on ne sait pas...

Puis ils s'arrêtaient tous deux, silencieux, à voir les baigneurs s'ébattre dans le flot, et c'était un beau couple vraiment : lui, grand, souple, d'une élégance robuste ; elle plus petite, très fine, d'allure aristocratique, avec des cheveux d'un blond léger comme le sable de la plage, et des yeux profonds, aux reflets d'algues brunes.

Pendant un mois, cela fut ainsi ; mais l'automne approchait ; il dut regagner Paris ; un peu plus tard, elle y rentrerait, et ils firent le projet de se revoir ; même, à plusieurs reprises, elle insista :

— C'est bien sûr... Vous me le promettez ?

— Certainement, je vous le promets.

Ils se revirent, en effet, l'hiver suivant, d'abord chez des amis communs, dans des diners, à quelques bals. Comme il ne donnait guère souvent, elle venait le trouver, restait auprès de lui ; elle le plaisantait sur son air grave, disant qu'il craignait de se compromettre, et qu'à New-York on n'y mettait point tant de façons. Lui souriait toujours de son même sourire énigmatique.

Enfin un jour, il reçut une invitation directe : M. et madame Wickles le priaient à une soirée qu'ils donnaient en leur hôtel de l'avenue des Ternes, et Madeleine, au bas du carton, avait ajouté : " Je compte sur vous "

D'abord il hésita : cette insistance à se jeter à sa tête le lassait à la fin, l'irritait presque, car on commençait à en parler. D'ailleurs, il n'avait point fait les premières avances : le hasard était seul coupable qui les avait mis en présence.

Peut-être avait-il montré trop d'empressement au début, mais n'était-il pas excusable par le dé-

cristal et tendu de tapisseries d'Aubusson, le buffet était dressé, et derrière des massifs de verdure et de fleurs d'hiver, un invisible orchestre berçait les couples aux rythmes d'une musique adoucie et lointaine. Et sur le hall s'ouvrait par une large baie vitrée une verandah sablée, où s'épanouissaient les plantes rares exotiques : les grands palmiers d'Afrique et les lotus, les fougères géantes, les thuyas, les ébéniers du Japon et les bruyères du Cap. Il était déjà tard quand le docteur arriva, et il avait à peine salué quelques personnes de connaissance, que Madeleine s'avancait les mains tendues :

— Ah ! c'est gentil d'être venu !

Puis, sans lui donner le temps de répondre, et lui prenant le bras :

— Il fait trop chaud ici ; voulez-vous que nous allions un peu dans la serre ?

Elle était très gaie, plus gaie encore que de coutume, dans une toilette toute blanche, sans un bijou, avec seulement dans les cheveux une rose pâle de Nice, charmante, si souple et si légère qu'à peine elle faisait crier le sable de l'allée sous ses minces souliers de bal. Ils s'assirent au fond, sous un dais de lianes pendantes, Marius un peu troublé de l'avoiron si près de lui, — il percevait nettement le battement de ses artères, — dans cette atmosphère imprégnée de tièdes senteurs végétales.

— Savez-vous, lui dit-elle, que j'avais presque peur de ne pas vous voir ce soir ?

Il s'excusa de son retard : on l'avait appelé en consultation, il n'avait pas pu se dérober.

— Mais, ajouta-t-il, comme s'il redoutait un danger prochain, je n'ai pas le droit de vous garder pour moi tout seul ; rentrons dans le hall, vous vous devez à vos invités, et d'ailleurs on pourrait s'étonner de votre absence.

— Oh ! moi, dit la jeune fille, ça m'est égal, et puisque je vous tiens...

Elle acheva sa pensée par un geste gracieux. Puis, au bout d'un instant, le fixant tout à coup, droit dans les yeux, une imperceptible rougeur aux joues :

— Monsieur Marius, — elle l'appelait ainsi familièrement, — pourquoi donc ne vous mariez-vous pas ?

Il y avait tant de hardiesse naïve, de franchise en même temps et d'an-

xété dans ce regard, qu'il comprit bien cette fois que ce n'était pas seulement une interrogation banale, que c'était un aveu. Mais feignant l'indifférence, il répondit évasivement, essayant de plaisanter :

— D'abord, je n'ai pas le temps... est-ce que je m'appartiens ? Et puis, ce n'est pas toujours drôle d'être la femme d'un médecin... ou d'un chirurgien.

Il dit encore vingt autres raisons mesquines quelconques. Madeleine secouait la tête :

— Ce n'est pas ça !... Vous ne savez pas mentir. Non ! non, ce n'est pas ça !

POUR LES ENFANTS.



DANS UNE

— Lucette, quel gros nez tu as ! Et démasquant une cuiller toute neuve qu'il dissimulait derrière lui, Pierre la présente par sa face bombée à Mlle Lucette, qui, se voyant un nez énorme émergeant d'une face toute déformée, éclate de rire.

— Oh ! quelle drôle de tête ! crie-t-elle. Comment cela se fait-il ? dis, Pierre ?

Comment cela se fait ? Dame ! on est farceur, mais pas très savant. C'est pourquoi maître Pierre se gratte la tête et finit par déclarer qu'il est temps d'aller jouer aux billes.

Lucette va interroger son papa. Il est un peu embarrassé, le papa. Cependant il prend la

CUILLER

cuiller et une bougie et il montre à Lucette l'image de la bougie dans la cuiller. Puis, tout doucement, il éloigne la bougie de la cuiller et Lucette constate que plus la bougie est loin, plus son image est petite.

— J'ai compris ! crie Lucette.

Puisque mon nez est tout près il doit paraître très gros dans la cuiller tandis que mon front, qui est plus loin, doit paraître bien plus petit et mon menton aussi. Et Lucette toute fière va expliquer la chose à Pierre qui lui répond gravement : Je le savais !

seulement des villes d'eaux et l'ordinaire facilité avec laquelle les connaissances y sont ébauchées ? Et ensuite, s'il avait promis de la revoir, cela ne tirait pas à conséquence, puisque, maintenant qu'ils se connaissent, il s'en voulait un peu d'avoir seulement paru encourager des espérances qui ne se réalisaient pas. Malgré, tout, les exigences de sa clientèle riche et peut-être aussi un secret désir de braver l'opinion le déterminèrent à se rendre à cette soirée.

Ce fut une fête splendide dont tout Paris parla. Dans un hall immense éclairé par des lustres de

Puis, éclairée d'une idée subite :
—La seriez-vous déjà, par hasard ?
Elle ha'etait un peu, avec un abattement plus rapide des pupières
— Si cela était, je vous l'aurais dit tout de suite.

— Alors pourquoi ? Vous avez une raison... sérieuse.

— Ne me demandez plus rien, dit-il presque violemment, c'est impossible : voilà tout.

Mais elle insistait :

— Si, si, je veux savoir ; allons, dites.

Alors, comme prenant une résolution extrême, dans une hâte d'en finir, il annonça :

— Vous le voulez, soit !

Il y a longtemps de cela... oui... j'étais encore interne, j'ai connu une jeune fille d'un esprit charmant, simple et droit, très bonne et jolie comme vous, moins riche seulement. Nous nous étions connus enfants ; elle venait souvent chez ma mère ; elle me racontait ses joies, ses tristesses, et jusqu'aux moindres détails de sa vie ; je riais avec elle, et je la consolais quand elle était triste. Et je la dirigeais, je la façonnais comme pour moi, observant le jeu de ses facultés, de ses sensations, même, sans réfléchir au mal qu'on peut faire ainsi ; il y a des choses qu'il faut toucher pour y croire ; j'en ai fait la triste expérience.

Pourquoi mon invincible curiosité professionnelle me poussait-elle sans cesse à regarder les autres agir et souffrir sans rien éprouver moi-même ? Pourquoi aussi cette désespérante anomalie de notre cœur, qui nous fait repousser ceux qui viennent à nous, comme souvent nous rechignons ceux qui nous fuient ?

Cela dura trois années ; mais je dus m'isoler ; je préparais alors le concours d'agrégation ; je ne la revis plus que de loin en loin, distrait, affairé, sans presque faire attention à elle, et je me rappelle maintenant la façon dont elle me regardait. Puis, un jour, je reçus d'elle une lettre ; elle disait : « Voilà que vous allez devenir célèbre... et riche ; nous serions trop loin l'un de l'autre... Vous n'entendez plus parler de moi, jamais. Adieu ! » J'ai compris alors que, moi aussi, j'aurais pu l'aimer peut-être, et si je l'avais retrouvée, je l'aurais épousée, je vous le jure ; mais il était trop tard.

LES BONNES AMIES



Mlle Davantière. — Toi, qui devines les rébus pourrais-tu me dire pourquoi le jeune Haute-gomme m'a envoyé trente roses pour ma fête ; crois-tu qu'il a voulu faire allusion à mon âge ?
Mlle Dujour. — Je ne saurais dire ; mais ce que je sais c'est qu'il m'a demandé si c'était suffisant.

— Morte ! dit Madeleine, d'une voix changée, comme en un rêve.

— Non ! pas morte ! Celui qui nous voit et qui juge les consciences sait dans quelle mesure j'ai

TERRIBLE DÉFAUT



Phelan. — Hum ! Hum ! vous paraissez pas trimé pour faire la job.
Plumedesfer. — Pas absolument, je suis un romancier naturaliste et j'accumule des documents.
Phelan. — Seigneur ! c'est ça qui vous a conduit ici ? alors c'est pire que la boisson.

été coupable ; qu'il lui donne à elle la paix et l'oubli. Je l'ai revue une fois, une seule. J'étais par hasard à Saint-Louis, dans le service d'un confrère illustre : près d'un lit d'opéré, parmi les élèves achevant un pansement, il y avait une sœur en coiffe blanche qui tenait des bandes. Je ne l'avais pas reconnue tout d'abord ; mais elle m'avait deviné, avec cette vue du cœur, autrement perçante que l'autre et qui ne trompe pas : elle est devenue plus pâle que ses voiles et elle s'est évanouie.

— Je ne suis point mauvais, ajouta-t-il amèrement, et pourtant voilà ce qu'une femme a souffert par moi.

Madeline le regardait, les yeux agrandis et fixes, dans un écroulement de son rêve, une détresse infinie, partagée entre sa douleur à elle et une grande pitié pour cette autre qu'elle ne connaissait pourtant pas ; elle joignit les mains comme effrayée d'une chose à laquelle on ne veut pas croire.

— Vous avez fait cela ! Vous !... Vous !

Marius reprit :

— Depuis, il me semble qu'une puissance de mon être est détruite en moi, que quelque chose est mort là.

Il mettait le doigt sur sa poitrine, à gauche, où le mince ruban rouge semblait saigner comme une fine et profonde blessure.

— Et maintenant, dit-il enfin, croyez-vous qu'on songe encore au mariage, quand on a mis dans sa vie un pareil souvenir ? Vous comprenez, n'est-ce pas, que c'est impossible ?

Ils s'étaient levés tous les deux, sur la fin de cette pénible confession, sentant qu'ils n'avaient plus rien à se dire. Et comme, en signe d'adieu, il lui prenait la main qu'elle n'eut pas le temps de retirer, elle sentit qu'une larme venait d'y tomber, rare et douloureux hommage d'une foi disparue à ceux qui croient, à ceux qui peuvent aimer.

GABRIEL HUGON.

BONNE PÊCHE

Clara. — J'ai été pêcher ce matin avec Hector.
Hélène. — Qu'est-ce que tu as pris ?
Clara. — J'ai pris Hector.

DE GAFFE EN GAFFE

Autre fois, comme de nos jours, certains auteurs en vogue, s'aimaient à jouer leurs œuvres sur de petits théâtres de société.

C'était ce qui arrivait, par exemple, à La Chabeaussière, l'auteur d'*Acimia*, une pièce oubliée depuis longtemps.

Un jour, il rencontra dans une maison un monsieur qui racontait avoir assisté, la veille, à cette comédie bourgeoise.

— Ma foi, disait-il, cette comédie était une vraie caricature. La personne qui jouait la grande coquette était bien ridicule.

— Hélas ! monsieur, dit La Chabeaussière, qui crut être reconnu, c'était ma femme.

— Ah ! reprit le monsieur, fâché d'avoir commis une impolitesse. J'ai dit grande coquette : je voulais dire l'amoureuse.

— L'amoureuse, dit La Chabeaussière, c'était ma fille.

— A quel pensais je donc ? répliqua ce monsieur, je ne veux pas parler des femmes : c'était l'homme qui jouait le principal rôle qui était détestable.

— Le premier rôle, répondit La Chabeaussière, c'était moi qui le jouais.

— Parbleu ! reprit le monsieur, fâché de se voir pris sur tous les points, vous le jouiez fort bien, mais la pièce était si mauvaise que tous les acteurs paraissaient exécrables.

— Mon Dieu, monsieur, termina La Chabeaussière, la pièce était de moi.

LES ERREURS DES JEUNES MARIÉES

Les jeunes mariées sont quelquefois trop ambitieuses et commettent de graves et souvent d'irréremédiables erreurs en voulant avoir trop tôt un intérieur luxueux.

Cette propension au luxe effraie nombre de jeunes gens, peut-être trop positifs, mais assez prudents pour s'écarter des jeunes filles qui les mèneraient fatalement à la ruine en voulant commencer la vie, là où leurs parents terminent la leur.

La femme sage s'élève par degré et n'achète rien qu'elle ne peut payer comptant. Là est le secret du bonheur de bien des familles.

Les achats à crédit sont tentants surtout pour les jeunes femmes désireuses d'éblouir leurs amies et voisins. Le système est ruineux dans bien des cas et finit trop souvent par un cataclysme.

INTERVENTION DES TERMES



— Mon enfant ne confie pas ton avenir à un homme qui a un passé.
— Papa, j'aime mieux confier mon passé à un homme qui a un avenir. (*L'enfant frise la trentaine.*)

LA COMTESSE OLGA

(Pour le SAMEDI)

(Suite et fin.)

Huit jours s'étaient écoulés, et Gontran ne pouvait se décider à se rendre à l'invitation de la belle comtesse : décidément il avait peur.

Depuis le bal, il avait presque évité, sous prétexte d'études importantes, de se trouver avec son ami.

Yvan qui avait vu clair dans son cœur ne s'en froissa pas le moins du monde ; il feignit de croire à ce que lui disait le jeune homme ne lui laissant pas soupçonner qu'il tenait son secret.

C'était un lundi et Jean venait d'entrer dans la chambre de Gontran, regardant d'un œil anxieux son jeune maître qu'il ne reconnaissait plus.

— Jean, lui dit le jeune homme, préparez mes habits de visite, je sortirai à 5 heures.

Le vieux serviteur s'inclina.

À cinq heures, en effet, le baron descendait l'escalier de l'hôtel et demandant son traîneau, il se faisait conduire chez la comtesse.

Le cœur lui battait à tout rompre, lorsqu'après avoir prononcé les paroles habituelles :

— Madame la comtesse est-elle visible ?

Le concierge lui répondit :

— Si monsieur le baron veut me suivre.

Gontran le suivit, mais il s'appuyait à la rampe de l'escalier, ses jambes semblaient lui refuser leur service.

Quand enfin il entendit le valet s'écrier en ouvrant une porte et en s'élançant pour lui livrer passage : Monsieur le baron Gontran de Roquefeuil ! il lui sembla que ses forces allaient l'abandonner, mais, faisant un effort sur lui-même, il redressa la tête, entra d'un pas assuré dans le boudoir et vint se prosterner devant Olga qui comme au bal lui présenta sa main à baiser.

Quelques instants après, charmé de la grâce de la jeune femme, il avait repris possession de lui-même et un observateur attentif eût pu voir que toutes ses paroles excitaient hautement la curiosité d'Olga.

Où, un observateur attentif aurait pu voir clairement que, si Gontran était amoureux de la comtesse, elle était loin de son côté de lui être indifférent.

Il y avait dans le boudoir trois hommes : deux jeunes gens, et le Prince Popoff.

Lui seul avait compris ce qui se passait dans le cœur de Gontran et dans celui d'Olga.

Il regarda le jeune français d'un air hautain ; celui-ci s'en aperçut et feignit de ne pas le remarquer ; mais du coup il avait voué à cet homme une haine implacable.

L'amour et la jalousie sont souvent du même voyage.

Gontran aimait ; quiconque pouvait se trouver sur sa route, lui était odieux.

Quand la porte s'ouvrit et que le valet eut annoncé Madame la générale Karkof, Gontran se leva pour prendre congé ; la comtesse lui tendit la main, il s'inclina, la baisa respectueusement.

— Monsieur de Roquefeuil, lui dit Olga, n'oubliez pas que je reste chez moi tous les jours de cinq heures à six heures.

Puis il sortit.

Le sang lui bourdonnait dans les oreilles, la voix d'Olga, il lui semblait l'entendre encore : ces dernières paroles, le mettaient au comble du bonheur. Il allait pouvoir se trouver autant qu'il le voudrait auprès de celle qui était toute sa vie. Ne l'invitait-elle pas, à venir chaque jour ?

Gontran croyait rêver.

Les semaines se passaient et le jeune homme ne manquait pas un seul jour à ce qu'il considérait comme un pèlerinage sacré.

Cependant, un certain changement s'était produit.

Olga avait consigné sa porte à tout le monde ; Gontran et le prince seuls étaient admis.

Le prince, toujours le prince, se disait le jeune

Quand elle annonça au jeune homme qu'elle était sur le point de partir elle le vit tellement changer de visage qu'elle se trahit elle-même.

— Hélas oui, je dois vous quitter pour quelque temps, lui dit-elle, ma pauvre santé m'y oblige, mais je vous reviendrai bientôt ; Monsieur de Roquefeuil, je vous aime... comme un frère.

C'en était trop pour le jeune homme, il y eut peine à étouffer les sentiments qui l'agitaient.

Cependant, rentré chez lui, il prit une grande résolution et décida qu'il demanderait dès le lendemain à Olga si elle voulait consentir à être sa femme.

Quand il se présenta chez la jeune femme, ce fut avec un bonheur qu'il ne put dissimuler, qu'il s'aperçut que ce jour là, le prince ne serait pas là pour le gêner.

Profitant de cette absence qu'il considérait comme un heureux présage, il s'inclina devant la comtesse et mit à ses pieds son nom et sa fortune.

Olga le regarda tendrement, une larme apparut même dans ses paupières.

— Gontran, lui dit-elle, je ne puis accepter votre sacrifice, vous avez 25 ans, moi je suis une vieille femme de 32 ans : je vous l'ai dit déjà, je vous aime comme mon frère.

Mais devenir votre femme : jamais, je ne puis pas, je ne le dois pas.

Je pars demain, continua-t-elle, je compte être absente six semaines ou deux mois ; je vous promets de ne pas vous oublier ; et soyez convaincu qu'à mon retour vous trouverez toujours en moi une sœur dévouée sur la quelle vous pourrez toujours compter, je vous le jure : je ne me marierai jamais.

Le lendemain, comme elle l'avait elle-même dit à Gontran, elle se mettait en route.

Ce fut pour le jeune homme un véritable chagrin et chaque jour, lorsqu'arrivait l'heure où il avait l'habitude de se rendre chez la comtesse, on le voyait descendre de son appartement et errer dans les rues sans paraître se soucier de ce qui l'entourait.

Il résolut alors de se mettre sérieusement au travail, espérant trouver dans l'étude un dérivatif aux pensées qui l'obsédaient.

Cependant, une chose lui manquait, il lui semblait qu'il pourrait atténuer son chagrin en confiant son amour à un ami discret ; il se décida à aller trouver Yvan.

— Mon cher ami, lui dit-il, tu sais l'affection que j'ai pour toi, tu as pu t'apercevoir du changement subit qui depuis un mois s'est produit dans ma vie, tu dois soupçonner la cause de ce changement, car il me fallait un motif bien puissant pour te négliger comme je l'ai fait depuis quelques semaines.

— Je ne t'en veux pas, lui répondit Yvan, ce secret que tu veux me confier, je l'ai surpris à la soirée du général. Tu aimes Olga ?

— Je l'aime éperdument, reprit le baron, et je viens te trouver pour avoir quelqu'un avec qui je puisse parler d'elle pendant les longs jours que doit durer son absence.

Les jours se passaient, et Yvan s'ingéniait à trouver pour son ami des distractions qui puissent le tirer de la torpeur qui l'avait envahi.

Il commençait même à désespérer, lorsqu'un jour Gontran arriva chez lui tout joyeux et lui montra avec orgueil un billet parfumé qu'il avait reçu le matin.

C'était un mot de la comtesse.

UN PARALLÈLE



Elle. — Regardez donc la charmante femme au troisième rang, là avec son mari.

Lui. — Qui vous dit que c'est son mari.

Elle. — Vous ne voyez donc pas qu'elle lui passe la lorgnette chaque fois qu'une actrice entre en scène.

Lui (rayeur). — Ah !

homme.

C'est qu'en effet, il était bien rare qu'il ne le trouvât pas là quand il se présentait.

Quelquefois cependant, il avait eu le bonheur de trouver Olga seule chez elle et il était à la persuasion de se mettre au piano.

La jeune femme, avait fini par se rendre à ses desirs, et Gontran musicien consommé, sortait ces jours là complètement transporté.

Cependant la saison s'avavançait on arrivait au 15 janvier et Olga avait l'habitude d'aller chaque année à cette époque, passer quelques semaines en Crimée.

Sa santé délicate avait rendu cette mesure nécessaire.

L'AVENIR DANS UNE CARAFE



Client (qui suit dans la carafe les joyeuses grimaces du garçon et sa pantomime). — Vous savez, garçon, quand vous aurez fini de prendre mon crâne pour un miroir vous irez chercher le patron. (Tête du garçon).

— Mon cher Gontran, lui disait-elle, le temps me semble bien long à Livadia, je pense chaque jour aux agréables entretiens que nous avons chaque soir à Petersbourg, encore une semaine et je vous reviens.

Depuis le matin, le jeune homme était comme fou ; il allait, venait, ne pouvait rester en place : donnait à Jean des ordres qu'il contremandait quelques instants après.

Le vieux domestique était devenu inquiet de l'état de son maître.

Il soupçonnait une intrigue féminine, mais il était loin de se douter de la réalité.

Yvan, dans le commencement, avait bien essayé de le détacher de son amour, mais quand il s'était aperçu de l'état d'âme de son ami, il avait fait cause commune avec lui, et les louanges qu'il faisait de la jeune femme, ne faisaient qu'exalter encore l'imagination du jeune homme.

Enfin le jour tant désiré arriva et cinq heures venaient de sonner quand Gontran se présenta chez la comtesse.

Il fut immédiatement introduit. Il se jeta à ses pieds, lui prodiguant les marques de la plus tendre affection en même temps que du plus profond respect, s'enquit de sa santé, la questionna sur son séjour à Livadia, en un mot la pressa de questions de toutes sortes qui pour tout autre que lui, manquaient du plus petit intérêt.

Pourtant, quand il sortit de chez elle, le jeune homme qui était entré radieux, paraissait soucieux.

C'est qu'il avait remarqué chez Olga, un air de langueur qui ne lui était pas accoutumé : la jeune femme paraissait souffrante, très souffrante même ; Gontran était en proie à la plus grande inquiétude.

Il ne fit qu'un saut chez son ami et lui raconta sa visite sans omettre le moindre détail.

Quand il lui eut fait part de ses impressions relativement à l'état dans lequel il avait trouvé Olga, celui-ci essaya de le tranquilliser il mit sur le compte du voyage, de la fatigue ce changement qu'il qualifia de très naturel.

Il remonta son ami, sans pouvoir le tranquilliser tout à fait.

Mais quand le lendemain Gontran se présenta à l'hôtel, il ressentit comme un coup lorsqu'il lui fut répondu que la comtesse était très souffrante, et qu'elle avait sur l'avis du médecin, consigné sa porte à tout le monde.

Il partit anéanti.

Les jours suivants il ne manqua pas de venir s'enquérir de l'état de l'intéressante malade, mais la porte lui restait obstinément fermée.

La vie n'était plus tenable pour lui et il roulait dans sa cervelle détraquée, mille projets plus ou moins extravagants : lorsqu'un matin son valet de chambre, vint le prévenir qu'une jeune femme demandait à lui parler immédiatement.

Gontran donna ordre de l'introduire et grande fut sa surprise lorsqu'il reconnut la femme de charge de la comtesse.

Elle était envoyée par sa maîtresse, pour demander au baron de Roquefeuil de venir le plus tôt possible chez elle : elle désirait le voir.

Serait-elle plus mal allait demander Gontran, mais déjà la camériste s'était retirée, laissant le jeune homme à toutes ses peines.

S'habiller, sauter en traîneau fut l'affaire d'un instant et une demi-heure ne s'était pas écoulée que le valet qui avait coutume de l'introduire, soulevait la portière du boudoir élégant en prononçant, mais d'un ton bas cette fois, les paroles sacramentelles, Monsieur le baron de Roquefeuil.

Quand il entra, le baron sentit son cœur se serrer, Olga, la belle Olga, étendue sur sa chaise longue était méconnaissable, ses traits amaigri avaient pris la blancheur de la cire, elle semblait avoir à peine la force de s'exprimer.

Gontran s'était jeté à ses pieds et inondait ses mains de baisers et de larmes.

Elle le fit relever, puis s'efforçant d'élever la voix :

— Gontran, lui dit elle, vous m'aimez je le sais, d'un amour vrai ; sincère ; avant de mourir, ce qui ne sera pas long j'en suis sûre, j'ai tenu à vous voir encore une fois, et vous dire que moi aussi j'ai partagé votre amour.

Le plus grand bonheur de ma vie eut été d'être votre femme, je ne le pouvais pas je ne le devais pas.

Jusqu'à ce jour j'avais gardé au fond de mon cœur un secret qui n'était pas le mien, aujourd'hui mon père m'a autorisée à le divulguer.

Approchez-vous, mon père, dit-elle, plus faiblement, faisant au prince qui se tenait au bout de l'appartement et que Gontran n'avait pas aperçu depuis son entrée, un signe de s'avancer.

Et soyez amis, vous les deux êtres que j'ai le plus aimés au monde.

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, incapables de contenir plus longtemps les sanglots qui les étouffaient.

La jeune femme esquissa un sourire, puis faisant un dernier effort, elle murmura : " merci " et se laissa retomber sa jolie tête sur les oreillers de dentelles qui l'entouraient.

La comtesse Olga n'était plus.

Comme Gontran se retirait, il se sentit frapper sur l'épaule ; il se retourna et aperçut le prince qui les traits bouleversés le poussa dans un appartement voisin et lui demanda un entretien de quelques instants.

— Monsieur le baron, lui dit il, vous avez entendu les dernières paroles d'Olga.

Oui, je suis son père, mais les préjugés du monde ne me permettaient pas de le laisser savoir, de le laisser même soupçonner.

Quand ma pauvre fille me fit part de vos projets, je lui proposai de venir vous trouver, de vous confesser la vérité toute entière, de vous dire que j'étais son père.

Olga ne l'a pas permis ; elle a préféré refouler au fond de son cœur cet amour

qui l'a tuée ; n'admettant pas que la baronne de Roquefeuil put avoir à rougir de son père.

Dieu punit sévèrement une erreur de jeunesse, car en n'élevant ma fille bien aimée, il ne prend plus que ma vie.

Pour moi, l'expiation commence, et le prince Popoff, cet habitué des fêtes et des salons mondains, va disparaître de la scène, pour se plonger dans la plus profonde retraite.

J'eus été fier de vous avoir pour mon gendre, j'avais déjà pu apprécier vos généreuses qualités, vous eussiez fait le bonheur de mon Olga chérie, La Providence avait d'autres dessins.

Monsieur de Roquefeuil, votre main, et adieu ; nous ne nous reverrons plus jamais.

Pâle, bouleversé Gontran avait couru chez Yvan lui raconter ce dont il venait d'être témoin.

Le jeune russe lui prodigua ses plus sincères consolations, mais le coup était brutal. Gontran était anéanti.

Trois jours après, lorsqu'il eut rendu à Olga les derniers devoirs, il prenait l'express de Berlin et deux jours plus tard il était à Paris.

Un mois ne s'était pas écoulé qu'il annonçait par lettre à son ami Yvan, qu'il était entré dans la carrière diplomatique, répondant ainsi aux vœux les plus chers de son père, et peu de temps après il partait pour les côtes d'Afrique remplir une mission importante que le gouvernement lui avait confiée, emportant avec lui le secret espoir que le travail et l'étude lui ferait oublier peut-être, celle dont la mort prématurée lui avait brisé le cœur.

MAURICE LE ROY.

COMMENT ON A LA PAIX

Placide. — Encore une querelle, faites donc comme moi voisin.

Grincheux. — Comment faites-vous ?

Placide. — Comme j'ai fait le premier jour de mon mariage.

Grincheux. — Encore ?

Placide. — Voilà, quand nous avons pris maison ma femme voulait avoir des draps de toile, moi j'opinais pour des draps de coton...

Grincheux. — Alors ?

Placide. — Alors j'ai transigé pour des draps de toile.

COMME LÀ-BAS



Passant. — Hello ! on s'est battu ici ?

Sinich. — Pas absolument, seulement les ceusses qui aiment les chinois les ont traités comme on les traite chez eux.

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du DR. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

☞ Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. ☞

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

No. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

LA SAINT-CHARLEMAGNE



Boutentrain. — Bien fait pour lui ! Il n'avait qu'à fumer des cigares *Nectar* : il ne serait pas malade !

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

XI

LES MONTS OURALS

(Suite).

Et ces malfaiteurs se séparèrent, n'ayant aucun soupçon que leur conversation eût été surprise par Kayette.

Ortik et Kirschef rentrèrent au campement, quelques instants après elle, persuadés que personne ne s'était aperçu de leur absence.

Maintenant Kayette connaissait le plan de ces misérables. En même temps, elle venait d'apprendre que M. Serge était le comte Narkine, dont la vie était menacée comme celle de ses compagnons ! L'incognito qui le couvrait allait être dévoilé, s'il ne consentait à livrer une partie de sa fortune !

Kayette, terrifiée de ce qu'elle venait d'entendre, fut quelques instants à se remettre. Résolue à déjouer les manœuvres d'Ortik, elle chercha comment elle pourrait y parvenir. Quelle nuit elle passa, en proie aux plus vives inquiétudes, se demandant si ce n'était point un mauvais rêve qu'elle avait fait !...

Non ! c'était bien une réalité.

Et elle n'en put douter, quand, le lendemain matin, Ortik dit à M. Cascabel :

— Vous savez que Kirschef et moi, nous avons l'intention de vous quitter de l'autre côté de l'Oural, afin de nous rendre à Riga. Mais nous avons réfléchi que mieux valait vous suivre jusqu'à Perm, où nous prions le gouverneur de prendre des mesures pour notre rapatriement... Voulez-vous nous permettre de continuer le voyage avec vous ?...

— Avec plaisir, mes amis ! répondit M. Cascabel. Lorsqu'on vient ensemble de si loin, il faut ne se séparer que le plus tard possible, et encore est-ce toujours trop tôt !

XII

VOYAGE TERMINÉ ET QUI N'EST PAS FINI

Telle était l'abominable machination qui se préparait contre le comte Narkine et la famille Cascabel ! Et cela au moment où, après tant de fatigues, tant de périls, ce long voyage allait si heureusement se terminer ! Deux ou trois jours encore, la chaîne de l'Oural serait franchie et la *Belle-Roulotte* n'aurait plus qu'à descendre pendant une centaine de lieues vers le sud ouest pour atteindre Perm !

On le sait, César Cascabel avait formé le projet de séjourner quelque temps dans cette ville, afin que M. Serge eût toute facilité de se rendre au château de Walska, chaque nuit, et sans courir

le risque d'être reconnu. Puis, suivant les circonstances, il resterait au château paternel, ou il suivrait ses compagnons jusqu'à Nijni... peut-être jusqu'en France !

Ce matin-là, Jean, plus désespéré que jamais, vint trouver la jeune Indienne, et, lorsqu'il la vit pâle, défaite, les yeux rougis par l'insomnie :

— Qu'as-tu, Kayette ?... Dis-le-moi... je t'en prie !...

— Je n'ai rien, Jean !

Et Jean n'insista plus.

En voyant ce pauvre garçon si malheureux, Kayette avait été sur le point de tout lui dire ! Cela l'affligeait tant d'avoir un secret pour lui ! Mais, le sachant si résolu, elle se disait qu'il ne saurait pas se retenir, en présence de Kirschef et d'Ortik. Il s'emporterait peut-être !... Or, une imprudence pouvait coûter la vie au comte Narkine, et Kayette se tut.

D'ailleurs, après y avoir longuement réfléchi, elle résolut de faire connaître à M. Cascabel ce qu'elle venait d'apprendre. Mais il fallait qu'elle pût se trouver seule avec lui, et, pendant la traversée de l'Oural, ce serait difficile, car il importait que les deux Russes ne fussent point mis en défiance.

Du reste, il n'y avait pas de temps perdu, puisque ces misérables ne devaient rien tenter avant l'arrivée de la famille à Perm. Leurs soupçons ne pouvaient être en éveil, tant que M. Cascabel et les siens continueraient d'être pour eux ce qu'ils avaient toujours été. Et même, lorsque M. Serge eut appris qu'Ortik et Kirschef avaient manifesté l'intention d'aller jusqu'à Perm, il ne leur cacha point sa satisfaction.

A six heures du matin — 7 juillet — la *Belle-Roulotte* se remit en route. Une heure après, on rencontra les premières sources de la Petchora, dont ce défilé porte le nom. Devenu au delà de la chaîne un des grands fleuves de la Russie septentrionale, ce cours d'eau va se jeter dans la mer Arctique.

Pendant cette journée, Kayette ne put trouver l'occasion de parler en secret à M. Cascabel. D'ailleurs, ainsi qu'elle l'observa, il n'y avait plus de conversations à part entre les deux Russes, plus d'absences suspectes aux heures de halte. Et pourquoi l'eussent-ils fait, maintenant ? Leurs complices avaient certainement pris les devants, et c'était au rendez-vous de Perm que se réunirait toute la bande.

Après une nuit de repos, la *Belle-Roulotte* arriva, vers midi, à l'extrémité du défilé de la Petchora. La petite caravane avait enfin franchi la chaîne et mis le pied en Europe.

Encore une centaine de lieues et Perm compterait une maison et une famille de plus dans ses murs ! comme disait M. Cascabel.

— Ouf !... ajouta-t-il. Une jolie trotte que nous avons faite là, mes amis !... Eh bien ! n'avais-je pas raison ?... Tout chemin mène à Rome !... Au lieu d'arriver en Russie par un côté, nous sommes arrivés par l'autre, et qu'importe, puisque la France n'est pas loin !

Il fut décidé que l'on s'y reposerait jusqu'au lendemain, afin d'y renouveler certaines provisions.

En même temps, M. Serge et Jean purent se procurer du plomb, de la poudre, et renouveler les munitions, qui leur faisaient complètement défaut.

Et, lorsqu'ils furent de retour :

— En chasse, mon ami ! s'écria M. Serge.

— Si vous le voulez, répondit Jean, plutôt par devin que par plaisir.

— Nous accompagnez-vous, Ortik ! demanda M. Serge.

— Volontiers, répondit le matelot.

— Tâchez de me rapporter du bon gibier, recommanda Mme Cascabel, et je m'engage à vous préparer un bon repas !

Comme il n'était que deux heures après-midi, les chasseurs avaient le temps de fouiller les bois dalentour.

M. Serge, Jean et Ortik partirent donc, tandis que Kirschef et Clou s'occupaient des soins à donner aux reines. Ces animaux furent bientôt installés sous les arbres, dans un coin de prairie, où ils pouvaient brouter et ruminer à leur aise.

Pendant ce temps, Cornélia revenait vers la

Belle-Roulotte, où la besogne ne manquait pas, disant :

— Allons, Napoléone !

— Me voici, mère.

— Et toi, Kayette ?...

— A l'instant, madame Cascabel !

Mais c'était l'occasion que cherchait Kayette de se trouver seule avec le chef de la famille.

— Monsieur Cascabel ?... dit-elle, en allant vers lui.

— Ma petite caille !

— Je voudrais vous parler.

— Me parler ?...

— Secrètement.

— Secrètement ?

Puis, mentalement, il se dit :

— Que me veut-elle, ma petite Kayette ?... Serait-ce à propos de mon pauvre Jean ?

Tous deux se dirigèrent vers la gauche du zavoly, laissant Cornélia occupée à la *Belle-Roulotte*.

— Eh bien, ma chère fille, demanda M. Cascabel, que me veux-tu, et pourquoi ce mystère ?

— Monsieur Cascabel, répondit Kayette, voilà trois jours que je désire vous parler, sans que personne ne puisse nous entendre ni même s'en apercevoir.

— C'est donc bien grave, ce que tu as à me dire ?

— Monsieur Cascabel, je sais que M. Serge s'appelle le comte Narkine !

— Hein !... Le comte Narkine !... s'écria M. Cascabel. Tu sais ?... Et comment as-tu appris cela ?...

— Par des gens qui vous écoutaient pendant que vous causiez avec M. Serge... l'autre soir... au village de Mouji !

— Est-il possible ?

— Et, comme à mon tour, je les ai entendus s'entretenir du comte Narkine et de vous, sans qu'ils s'en doutent...

— Quels sont ces gens ?

— Ortik et Kirschef !

— Quoi !... ils savent ?...

— Oui, monsieur Cascabel, et ils savent aussi que M. Serge est un condamné politique, qui rentre en Russie pour y revoir son père, le prince Narkine !

M. Cascabel, stupéfait de ce que Kayette venait de lui apprendre, restait là, les bras ballants, la bouche ouverte. Puis, après avoir réfléchi :

— Je regrette qu'Ortik et Kirschef connaissent ce secret ! répondit-il. Mais, puisque le hasard le leur a livré, je suis sûr qu'ils ne le trahiront pas !

— Ce n'est point le hasard qui leur a fait connaître ce secret, dit Kayette, et ils le trahiront !

— Eux !... D'honnêtes marins !...

— Monsieur Cascabel, reprit Kayette, le comte Narkine court les plus grands dangers !

— Hein ?

— Ortik et Kirschef sont deux malfaiteurs, qui appartiennent à la bande Karnof. Ce sont eux qui ont attaqué le comte Narkine sur la frontière alaskienne. Après s'être embarqués à Port-Clarence pour passer en Sibérie, ils ont été jetés sur les îles Liakhoff, où nous les avons rencontrés. Ce qu'ils veulent du comte Narkine, dont la vie est en danger s'il est reconnu sur le territoire russe, c'est une partie de sa fortune, et, s'il refuse, ils le dénonceront !... Alors M. Serge est perdu, et vous aussi peut-être !...

Tandis que M. Cascabel, accablé par cette révélation, gardait le silence, Kayette lui expliqua comment les deux matelots avaient toujours excité ses soupçons. Ce n'était que trop vrai qu'elle eut déjà entendu la voix de Kirschef... Maintenant, elle se souvenait... C'était sur la frontière de l'Alaska, au moment où les deux scélérats attaquaient le comte Narkine, sans savoir, d'ailleurs, que ce fût un Russe réfugié en Amérique. Et alors, l'une de ces dernières nuits, pendant qu'ils étaient chargés de veiller sur le campement, Kayette les avait vu s'éloigner avec un homme qui venait de les rejoindre, elle les avait suivis, elle avait assisté à un entretien entre eux et sept à huit de leurs anciens complices... Tous les projets d'Ortik étaient dévoilés... Après avoir conduit la *Belle-Roulotte* à travers ce pénible de la Petchora, où il était certain de rencontrer nombre de bandits, il avait résolu de massacrer M.

Serge et toute la famille Cascabel... Mais, depuis qu'il avait appris que M. Serge était le comte Narkine, il s'était dit qu'il valait mieux le contraindre à verser une somme énorme sous peine d'être dénoncé à la police moscovite... On attendrait qu'il fût arrivé à Perm... Ni Ortik ni Kirschef ne paraîtraient dans cette affaire, afin de garder leur situation, pour le cas où elle échouerait... Ce seraient leurs compagnons qui préviendraient M. Serge par une lettre, lui demandant une entrevue, etc...

— Et maintenant, monsieur Cascabel, demanda Kayette, qu'allez-vous faire ?

— Ce que je vais faire?... C'est très simple, petite Kayette!... Je vais dénoncer Ortik et Kirschef au premier poste de Cosaques que nous rencontrerons, et ils seront pendus...

— Réfléchissez, monsieur Cascabel, reprit la jeune fille. Vous ne pouvez faire cela !

— Et pourquoi ?

— Parce qu'Ortik et Kirschef n'hésiteront pas à dénoncer le comte Narkine, et, avec lui, ceux qui lui ont donné les moyens de rentrer en Russie !

— Au diable ce qui me concerne ! s'écria M. Cascabel. S'il n'y avait que moi !... Mais, monsieur Serge, c'est autre chose !... Tu as raison, Kayette, il faut réfléchir !...

Et, alors, très agité, très perplexe, il fit quelques pas, se frappant du poing la tête pour en dégager une idée... Puis, revenant vers la jeune fille :

— Tu m'as dit, demanda-t-il, que l'intention d'Ortik était d'attendre notre arrivée à Perm pour faire agir ses complices ?

— Oui, monsieur Cascabel, et il leur a bien recommandé de ne rien tenter auparavant ! Aussi, je pense qu'il faut attendre et continuer le voyage...

— C'est dur, cela, s'écria M. Cascabel, c'est bien dur !... Conserver ces coquins avec soi, les emmener à Perm, ne cesser de leur serrer la main, et, de leur faire bon visage !... Ventre de mes ancêtres ! il me prends des envies d'aller les happer au collet, de les écraser... comme ça !

Et M. Cascabel, éloignant et rapprochant ses vigoureuses mains, comme s'il eût tenu Ortik de l'une et Kirschef de l'autre, avait l'air de jouer des cymbales dans un orchestre de foire.

— Il faudra être maître de vous, monsieur Cascabel, reprit Kayette. Vous êtes censé ne rien savoir...

— Tu as raison, ma fille.

— Je vous demanderai seulement si vous jugerez à propos de prévenir M. Serge ?

— Non... ma foi... non ! répondit M. Cascabel. Il me paraît plus sage de se taire !... Qu'y pourrait-il, M. Serge ?... Rien !... Je suis là pour veiller sur lui... et je veillerai !... D'ailleurs, je le connais !... Pour ne pas nous compromettre plus longtemps, il serait capable de tirer à gauche, quand nous irions à droite !... Non !... décidément, non !... Je me tairai !

— Et ne direz-vous rien à Jean ?

— A Jean... petite Kayette !... Pas davantage !... Il est ardent !... Il ne pourrait se maîtriser en présence de ces deux abominables bandits !... Il n'a pas le sang froid de son père !... Il se laisserait aller !... Non !... pas plus à Jean qu'à M. Serge !

— Et madame Cascabel, ne la mettez-vous pas au courant ? dit encore Kayette.

— Madame Cascabel ?... Oh ! c'est autre chose !... Une femme si supérieure, si capable de donner un bon conseil... et même un bon coup de main !... Je n'ai jamais eu de secret pour elle, et puis elle sait comme moi que M. Serge est le comte Narkine... un fugitif !

— Alors, madame Cascabel ?

— Oui ! je lui parlerai !... A cette femme-là, on pourrait confier un secret d'Etat !... Plutôt que de le trahir, elle se ferait couper la langue, et il n'y a pas de plus gros sacrifice pour une femme !... Oui !... je lui parlerai !

— Maintenant, retournons à la *Belle-Roulotte*, dit Kayette. Il ne faut pas que l'on s'aperçoive de notre absence...

— Tu as raison, petite Kayette, toujours raison !

— Surtout, monsieur Cascabel, contenez-vous devant Ortik et Kirschef !

— Ce sera difficile ; mais ne crains rien, on leur fera risette ! Ah ! les brigands !... Nous être souillés à leur contact impur !... Voilà donc pourquoi ils m'ont prévenu qu'ils ne se rendraient pas directement à Riga !... Ils nous font l'honneur de nous accompagner jusqu'à Perm !... Les malandrins !... Les Papavovines !... Les Laccinaires !... Les Troppmans !...

Et M. Cascabel déroula toute la série des noms de scélérats fameux qui lui revinrent à la mémoire.

— Monsieur Cascabel, fit observer Kayette, si c'est ainsi que vous êtes maître de vous !...

— Non, petite Kayette, ne crains rien !... Me voilà soulagé !... Ça m'étouffait !... Ça n'étranglait !... Je serai calme !... Je le suis déjà !... Retournons à la *Belle-Roulotte* ?... Canailles, va !

Et tous deux reprirent le chemin du zavody. Ils ne parlaient plus... Ils étaient absorbés dans leurs réflexions !... Un si merveilleux voyage, sur le point de s'achever, et qui était compromis par cet odieux complot !

Au moment d'arriver, M. Cascabel s'arrêta.

— Petite Kayette ? dit-il.

— Monsieur Cascabel.

— Décidément, je préfère ne rien dire à Cornélia !

— Et pourquoi ?

— Que veux-tu !... J'ai observé qu'en général, une femme garde d'autant mieux un secret qu'elle ne le connaît pas !... Donc, que celui-ci reste entre nous !...

Un instant après, Kayette était rentrée à la *Belle-Roulotte*, et, en passant, M. Cascabel avait fait un geste amical à ce brave Kirschef, tandis qu'il murmurait entre ses dents :

— Quelle face de monstre !...

Et, deux heures plus tard, lorsque les chasseurs reparurent, Ortik reçut un chaleureux compliment de M. Cascabel, à propos du magnifique daim qu'il rapportait sur ses épaules. De leur côté, M. Serge et Jean avaient abattu deux lièvres et quelques couples de perdrix. Cornélia put donc offrir à ses convives affamés un excellent dîner dont M. Cascabel prit largement sa part. En vérité, cet homme était "immense" ! Il ne laissait rien voir de ses préoccupations ! Il n'avait pas même l'air de se douter qu'il eût deux assassins à sa table, deux scélérats dont les projets ultérieurs ne tendaient à rien moins qu'à massacrer sa famille ! Oui ! Il fut de charmante humeur, d'une gaieté communicative, et, lorsque Clou eut apporté une bonne bouteille, il but à la rentrée en Europe, à la rentrée en Russie, à la rentrée en France !

Le lendemain — 10 juillet — l'attelage prit direction sur Perm. Depuis le débouché de la passe, il était probable que le voyage s'accomplirait sans difficultés et ne donnerait lieu à aucun incident. La *Belle-Roulotte* descendait la rive droite de la Vichera, qui longe la base de l'Oural. Sur la route, des bourgs, des villages, des fermes, des habitants très hospitaliers, du gibier en abondance, et bon accueil partout. Le temps, quoique très chaud, était rafraîchi au souffle d'une petite brise de nord-est. Les rennes marchaient gaillardement, en secouant leurs jolies têtes. D'ailleurs, M. Serge leur avait adjoint deux chevaux de renfort, achetés au dernier zavody, et ils pouvaient enlever jusqu'à dix lieues par jour.

Vraiment, c'était là un heureux début de la petite troupe sur le sol de la vieille Europe. Et M. Cascabel eût été de tous points satisfait, s'il ne se fût dit qu'il y renouait deux coquins avec lui.

— Et dire que leur bande nous suit comme des chacals suivent une caravane ! Allons, César Cascabel, il faudra encore jouer un bon tour à ces sacripants-là !

C'était bien fâcheux, en somme, que cette complication eût troublé un plan si habilement combiné ! Les papiers des Cascabel étaient en règle, M. Serge figurait dans son personnel, et les autorités russes le laissaient passer sans méfiance. Arrivé à Perm, il aurait eu toute facilité pour se rendre au château de Walska. Après avoir embrassé le prince Narkine, après être demeuré quelques jours près de lui, il aurait pu traverser

la Russie sous l'habit de saltimbanque, et se réfugier en France, où toute sécurité lui était assurée. Et alors, plus de séparation !... Kayette et lui ne quitteraient pas la famille !... Et, plus tard, qui sait si ce pauvre Jean !... Ah ! vraiment, c'était peu que la potence pour les scélérats qui venaient compromettre un tel avenir ! Aussi, malgré lui, M. Cascabel se laissait aller à des emportements incompréhensibles pour ses compagnons.

Et, lorsque Cornélia lui demandait :

— César, qu'as-tu donc ?

— Je n'ai rien ! répondait-il.

— Alors pourquoi rages-tu ?

— Je rage, Cornélia, parce que si je ne rageais pas, je deviendrais enragé !

Et l'excellente femme ne savait qu'imaginer pour expliquer l'attitude de son mari.

Quatre jours s'écoulèrent ; puis, à une soixantaine de lieues dans le sud-ouest de l'Oural, la *Belle-Roulotte* atteignit la petite ville de Solikamsk.

Sans doute, les complices d'Ortik avaient dû l'y devancer ; mais, par prudence, ni lui ni Kirschef ne cherchèrent à se mettre en rapport avec eux.

Rostof et les autres étaient là, cependant, et ils allaient repartir dans la nuit, afin de gagner Perm, situé à une cinquantaine de lieues à l'ouest. Et alors, rien ne pourrait empêcher l'abominable projet de s'accomplir.

Le lendemain, dès l'aube, on quitta Solikamsk, et, à la date du 17 juillet, la Koswa était franchie dans le bac de passage. En trois jours, s'il ne se produisait aucun retard, la *Belle-Roulotte* serait arrivée à Perm. Là, devait commencer la série des représentations données par la famille Cascabel, avant de se rendre à la foire de Nijni. Du moins, tel était le programme de cette "tourné artistique."

Quant à M. Serge, il prendrait ses dispositions pour se rendre nuitamment au château de Walska.

Que l'on juge de son impatience, et aussi de l'inquiétude bien légitime avec laquelle il parlait de ces choses avec son ami Cascabel ! Depuis qu'il avait été sauvé, pendant les treize mois qu'avait duré cet extraordinaire voyage de la frontière alaskienne à la frontière d'Europe, il était sans nouvelles du prince Narkide. A l'âge qu'avait son père, ne pouvait-il tout craindre — même de ne plus le retrouver ?

— Allons donc !... Allons donc, monsieur Serge ! répondait César Cascabel. Le prince Narkine se porte comme vous et moi, et même mieux !... Vous le savez, j'aurais fait une excellente soumbule !... Je lis dans le passé et dans l'avenir ! Le prince Narkine vous attend... en belle et bonne santé... et vous le reverrez dans quelques jours !...

Et M. Cascabel n'eût point hésité à jurer que les choses se passeraient de la sorte, n'eût été la complication de ce gueux d'Ortik.

Et il se disait :

— Je ne suis pas méchant, mais s'il m'était possible de lui scier le cou avec mes dents, je le ferais... et je croirais y mettre encore quelque modération !

Cependant Kayette était de plus en plus alarmée à mesure que la *Belle-Roulotte* s'approchait de Perm. A quel parti s'arrêterait M. Cascabel ? Comment déjouerait-il les projets d'Ortik, sans compromettre la sûreté de M. Serge ? Cela lui paraissait pour ainsi dire impossible. Aussi dissimulait-elle mal ses inquiétudes, et Jean, qui n'était pas dans le secret, souffrait horriblement à la voir si tourmentée, si abattue parfois !

Dans la matinée du 20 juillet, la Kama fut franchie, et, vers cinq heures du soir, M. Serge et ses compagnons vinrent faire halte sur la grande place de Perm, où des mesures furent prises pour une installation qui devait durer quelques jours.

(A suivre.)

Le prochain feuilleton commencera bientôt, il aura pour titre :

LE FILS DE L'ASSASSIN

Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,
350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendant un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES - -
- - SPECULATEURS**

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

VIN MARIANI



SARAH BERNHARDT.

J'ai été enchantée de constater que je pouvais acheter le "Vin Mariani" dans toutes les villes principales des Etats-Unis, et, comme toujours, ce vin m'a grandement aidé à recouvrer les forces nécessaires pour m'acquitter des devoirs ardues que je me suis imposés. Je ne manque jamais l'occasion de proclamer à tous mes amis ses effets bienfaisants.

Depuis au-delà de trente ans, tous les médecins prescrivent le **Vin Mariani**

POUR LE CORPS ET L'ESPRIT.

C'est un vin recommandé dans tous les grands hôpitaux de Paris. Il est nourrissant, fortifiant, et refait le système tout entier. Son goût exquis le rend particulièrement agréable. Chaque essai prouve son efficacité.

C'EST LE MEILLEUR DE TOUTS LES VINS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE,

Sont les seuls agents du Canada pour ce vin, ainsi que pour le champagne "Gold Lack."
28 ET 30 RUE DE L'HOPITAL, - MONTREAL.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 21 octobre.

Après-midi et soir.

"Ça bat le record." "La plus gaie de toutes." Grande représentation de "REILLY & WOODS,

"HADES UP TO DATE"

50 jolies gentilles actrices chantant, dansant, 12 grandes spécialités, 5 incomparables comiques. Le fameux quatuor Russe, chaque numéro un succès.

Prix : 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.
Semaine suivante: "WEBER & FIELD."

QUEEN'S - THEATRE

Cette semaine tous les soirs et matinée de gala, samedi :

La Compagnie d'Opera Comique de
CAMILLE D'ARVILLE
REPRESENTANT

Madeleine ou "The Magic Kiss"

Prix : 25c, 50c, 75c, \$1.00 et \$1.50.

Pendant la semaine commençant le 5 novembre, tous les soirs et matinées le mercredi et le samedi :

POWELL

Le maître des magiciens dans un programme nouveau, original et étonnant.

Prix : 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m. : chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

CAUSE ET EFFET

L'avocat (sévèrement).—Maintenant, voyons, dites-moi la vérité; avez vous volé cette banque?

Le client (surpris).—Quelle question; croyez-vous que j'aurais pu, sans cela, me payer un avocat aussi couteux que vous?

FAUSSE ESPÉRANCE

Patron.—J'ai appris que vous vous étiez marié; je crains que votre salaire ne soit pas assez élevé pour maintenir une famille.

Employé (espérant une augmentation).—Non monsieur, et je suis déjà très gêné.

Patron.—C'est ce que je pensais; vous partirez à la fin de la semaine.

SAVON

ZOPOPINE
pour les Cheveux

ET LE CUIR CHEVELU

La seule préparation pour enlever les pilicules de la tête et pour rendre la souplesse aux cheveux. Il dégage le cuir chevelu de l'action couasine des sueurs, et leur laisse un parfum agréable et vivifiant.

A VENDRE CHEZ

LECOURS, coin des Rues Craig et St-Denis.

DECARIE, coin des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

LEONARD, 11: Rue St-Laurent.

CHARRON, 1978 Rue Notre-Dame.

— EN GROS CHEZ —

LYMAN, KNOX & CO.,

LYMAN, SONS & CO.

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANATELLA FINA"

4
Belle Feuille de Havane
POUR 25c
CREME DE LA CREME
"CONCHA ESPECIAL"

Ils sont
FAITS à la MAIN
avec le meilleur
Tabac choisi de la HAVANE

Fumez toujours les meilleurs
Nous avons réduit NOS PRIX pour faire face
aux Temps Durs.

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs

10c NET
Arôme exquis
REINA VICTORIA EXTRA
CREME DE LA CREME

Débit n'importe quel Cigare importé sur le marché
"LA SONADORA"
Reine Victoria Fior Fina
1 millimètre
15c CHACUN
ou 2 pour 25c

Creme de la Creme Cigar Co.

Montreal

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

Montreal, 25 Octobre 1881.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1891.

On y trouvera des

FOURRURES

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

**LES MANTEAUX, COLERETTES,
TOURS DE COU** (minous),

MANCHONS,

en seal, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufacturés par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 septembre 1894

36,263

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

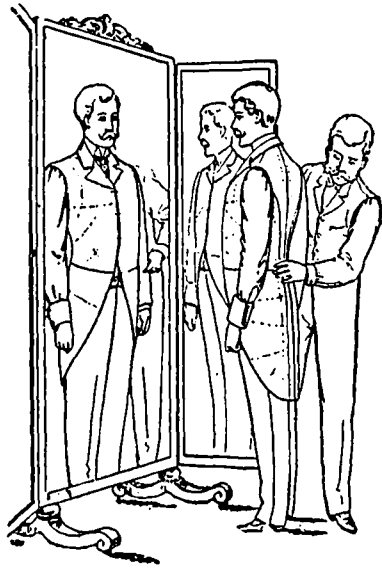
M. HARRIS & CIE

MARCHANDS-TAILLEURS

Vêtements complets, pardessus faits à ordre avec vos propres fournitures . . .

et COUPE GARANTIE

Prix: de \$4.50 à \$6.00



Des habits bien faits ajoutent beaucoup à l'apparence. Nous ne demandons qu'un essayage pour assurer une coupe parfaite.

PREMIER ETAGE :

242 Rue Saint-Jacques
MONTREAL

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEUR, Propriétaire

ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —

Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31-94

N'achetez pas un article inférieur.

Le meilleur moyen pour cela,

ACHETEZ

— LES —

**ALLUMETTES DE
E. B. EDDY.**

21 juil. '95.

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

NO 516 RUE CRAIG

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

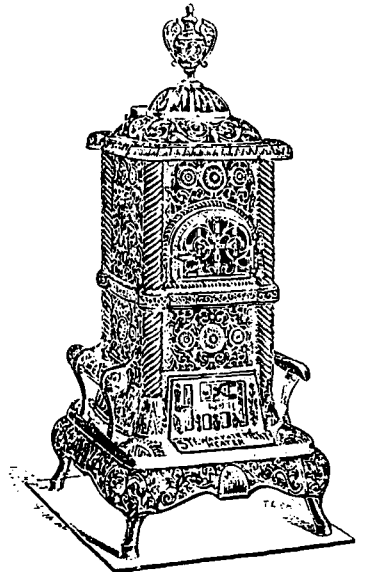
107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demanda de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

Oct 6 '95

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'à ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' ET 'Up to Date'

POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix très bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS**

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL
avril 7-95

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.
LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christorn, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT
DU
Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.